

## COMMENT NOUS SOMMES DEVENUS CONTEMPORAINS

L'historien chinois Liang Qichao écrivait en 1897 : « Les Occidentaux débutent leur chronologie historique avec Jésus Christ et ont dénommé les années de 1800 à 1900 comme le dix-neuvième siècle. » Cela ne lui semblait pas une initiative très heureuse. Le modèle impérial du calendrier dynastique lui paraissait préférable. Déjà son maître Kang Youwei avait critiqué le code occidental, suggérant d'adopter une chronologie débutant 2 373 ans plus tôt, à la naissance de Confucius. Afin de montrer la continuité des temps depuis la dynastie Han, Liu Shiwei proposait quant à lui de fixer le point de départ à la naissance de l'Empereur jaune – c'est encore cette date qui sert d'origine au calendrier chinois d'aujourd'hui. Autant dire qu'à Beijing le dix-neuvième siècle n'a pas du tout la même signification qu'à Paris. La révolte des Boxeurs n'y a pas été réprimée par l'armée des huit nations en 1900, mais en 4611. Pour les musulmans qui comptent la nouvelle ère depuis le premier jour de l'Hégire, cet événement s'est produit en 1317.

Rappeler cela n'est pas un simple jeu de l'esprit. L'apparente neutralité de l'expression « dix-neuvième » dissimule en réalité un puissant imaginaire où le rêve du progrès se mêle à l'idée de révolution, où le désir de nouveauté s'accompagne de l'angoisse de l'accélération, tout cela convergeant dans ce mot porteur de mille ambiguïtés : *modernité*.

Le « caractère de ce qui est moderne », pour le dire comme Chateaubriand, nous apparaît souvent comme la marque intime du « XIX<sup>e</sup> siècle ». La modernité désignait cet ensemble fait de vitesse et de produits manufacturés, de foi dans la science et d'esprit blagueur, d'art pour l'art et de décor urbain, où nous continuons à chercher le miroir de notre présent. Or, si le sentiment du monde a eu sa part dans la définition de la modernité, il faut bien reconnaître que c'est au prix d'un immense malentendu. La gloire des explorations géographiques, le goût des conquêtes coloniales, l'intensification des échanges, l'impérialisme de l'imprimé, la croyance en la machine, l'invention de la communication furent peut-être les signes de la modernité, embrassant au fur et à mesure du siècle un monde progressivement élargi aux limites de la Terre. À leur propos, nombreux sont ceux qui parlèrent de révolutions, invitant l'humanité tout entière à s'asseoir au banquet de leurs conséquences. Mais qui ne voit que cette invitation émanait pour l'essentiel de l'« Occident » – cet Occident que nous pourrions précisément définir, dans une apparente tautologie, comme la partie du monde pour laquelle le XIX<sup>e</sup> siècle a existé ?

Il ne serait pas difficile, depuis notre présent, d'identifier des « modernités » alternatives à celle qu'on a pris l'habitude de désigner par ce nom. Cela fait quelque temps

qu'on a cessé de voir dans les « Lumières » japonaises (*bunmai kaika*) la seule conséquence de l'irruption de la modernité européenne et étatsunienne dans l'archipel. Mais ne pourrait-on pas comprendre aussi comme une forme de modernité les efforts de Moshoeshoe et de Montshiwa pour abolir la peine de mort dans les royaumes sotho et barolong, à une époque où les gouvernements qui se disaient civilisés pendaient ou guillotinaient les condamnés ? Ne pourrait-on pas trouver modernes ces cartes à bâtonnets qui, fondées sur un modèle mathématique complexe et sur une conception élaborée de la dynamique des vagues, permettaient aux navigateurs micronésiens de localiser les îles – sans les voir – grâce à la réfraction de la houle ?

Tenir la modernité à bonne distance, ne la considérer qu'à partir du moment où certains contemporains en ont parlé, ne pas en faire une catégorie d'analyse du raisonnement historique : seule cette exigence intellectuelle peut nous permettre de faire l'histoire du monde au XIX<sup>e</sup> siècle, en congédiant l'imaginaire tout occidental que masque l'apparente objectivité du numéro.

Ainsi le livre s'ouvre sur l'ensemble des phénomènes qui transformèrent alors le monde : le mouvement démographique, les migrations, les échanges, les communications, les révolutions, l'industrialisation, l'urbanisation, l'imprimé, les cultures, les agricultures, les guerres, les religions, les colonisations. Il y est question des idées politiques, des théories économiques, des missions, des combats, des croyances, des familles, des loisirs, des voyages, des lectures, des modes de consommation, des habitudes. Les historiens réunis ici ont fait l'effort d'interroger ces phénomènes à l'échelle du monde, comme si celle-ci était d'emblée donnée, comme si la mondialisation était une évidence. C'est un coup de force. Car si l'on appréhende le monde, non comme un acteur de l'histoire ou comme une ultime échelle d'analyse, mais comme une *expérience*, alors force est de constater que seule une minorité de la population mondiale – une partie des élites et des migrants – a perçu ce processus. Un des objectifs de ce livre est précisément de mesurer, en même temps que l'unification du monde, la puissante indifférence qui l'a accompagnée. Il a fallu pour cela varier les échelles sociales et géographiques, associer l'analyse des connexions globales et l'étude des interactions locales. Alors, insensiblement, cette mondialisation apparaît de moins en moins comme un processus à sens unique d'occidentalisation.

La *chronologie* qui constitue la deuxième partie est composée de dates qui équilibrent la part des différentes régions du monde et donnent à voir des événements globaux, qu'ils aient été vécus de la sorte par les contemporains ou considérés ainsi rétrospectivement. Les auteurs de cette chronologie ont été libres d'étudier chaque date en se focalisant presque exclusivement sur l'événement ou en l'utilisant comme point de départ d'une analyse de plus longue durée en prenant en compte les différentes historicités, le rapport au temps des sociétés locales.

Comment, en abandonnant tout étalon, restituer la pluralité des points de vue tout en rendant possible comparaisons et croisements ? Il nous fallait adopter la catégorie la plus vaste possible : celle de la culture matérielle et des objets. Dans la troisième partie, le lecteur pourra ainsi vagabonder parmi ces derniers, tout au long d'un XIX<sup>e</sup> considéré

parfois comme le siècle des objets, dont le coût de production et de reproduction en série diminue rapidement. Les objets rassemblés dans le « magasin » répondent à deux impératifs : être caractéristiques du XIX<sup>e</sup> siècle, soit dans leur forme, soit dans l'interprétation ou les usages qu'en faisaient les contemporains, et être susceptibles d'appropriations dans une grande partie du monde, avec quelques exceptions régionales.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, nous nous sommes efforcés de décentrer systématiquement le regard – ce qui est une autre manière d'échapper à l'eurocentrisme. Nous avons découpé le monde en dix grandes régions qui correspondent *grosso modo* aux principales aires culturelles de la planète. Ce découpage imparfait répond à l'un des principaux défis de l'histoire globale : permettre un récit historique qui ne se focalise pas sur un centre unique. Nous n'avons eu de cesse de l'interroger en historicisant chaque espace, en questionnant sa cohérence et son découpage, en examinant la grande hétérogénéité de chaque région et la porosité de leurs frontières. Ces grandes régions forment autant de laboratoires pour multiplier les comparaisons et éprouver les catégories de l'entendement historique.

Les fragments d'histoire que sont les expériences locales, nationales ou régionales ne prennent sens qu'en fonction du récit mondial implicite ou explicite qui les soutient. Ce volume, « monstrueux et discordant », pour reprendre les mots par lesquels Jules Michelet désignait sa propre *Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, accroît nos connaissances et notre capacité à contextualiser tout en faisant vaciller notre point de vue. Sur ce point, la science du passé ne saurait être très différente de la littérature dont parlait Édouard Glissant : « Les récits du monde courent en ronde, ils ne suivent pas la ligne, ils sont impertinents de tant de souffles, dont la source est insoupçonnée. Ils dévalent en tous sens. Tournez avec eux ! »

Pierre SINGARAVÉLOU et Sylvain VENAYRE